

TROIS PORTRAITS DE TRADUCTRICES POLONAISES

Trzy tłumaczki [Trois traductrices], par Krzysztof Umiński,
Wydawnictwo Marginesy, Warszawa 2022, 333 pp.,
ca € 8 (paperback), ISBN 978-83-67022-61-3.

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.69.26>

L'ouvrage *Trzy tłumaczki* de Krzysztof Umiński, publié aux éditions Marginesy, esquisse trois portraits de traductrices éminentes qui ont rendu en polonais une partie considérable des œuvres canoniques de la littérature française et anglo-américaine. Les trois femmes auxquelles le titre sobre et succinct renvoie sont Joanna Guze, traductrice de la littérature française, connue surtout pour ses traductions des romans et essais d'Albert Camus, Anna Przedpełska-Trzeciakowska, traductrice des romans de Jane Austen, de William Faulkner et de Charles Dickens, et Maria Skibniewska, auteure de la version polonaise de la trilogie de J.R.R. Tolkien *The Lord of the Rings*.

Une remarque préliminaire s'impose : l'ouvrage n'est pas une publication scientifique et Umiński n'est pas un chercheur affilié à une Université. L'auteur s'adresse en effet à un public non-spécialiste potentiellement intéressé par les parcours de femmes de lettres méconnues dont les réalisations sont remarquables par leur envergure et par leur qualité. Aux dires de l'auteur, le livre est une réponse à une défaillance du marché éditorial à laquelle il est lui-même confronté : les traducteurs sont généralement ignorés, même lorsque leur apport à la littérature est considérable. Étant lui-même traducteur, il a voulu connaître les vies de ceux et celles dont les traductions l'ont accompagné dans son enfance, dans sa jeunesse et dans sa vie d'adulte¹. De cette curiosité est née l'idée d'un livre.

Original dans sa forme et appuyé sur un travail de recherche digne des universitaires, l'ouvrage peut susciter l'intérêt non seulement des amateurs mais aussi des spécialistes des sciences humaines s'intéressant aux lettres, à la circulation des textes entre langues-cultures et surtout à la branche de la traductologie appelée *Translator Studies*². Le travail entrepris par Umiński répond en effet aux incitations des traductologues qui appellent à la recherche sur les vies des traducteurs, ces lecteurs passionnés, artisans du texte qui contribuent aux échanges littéraires et culturels³.

¹ Interview avec Krzysztof Umiński, Najlepsza Księgarnia, le 28 février 2022, <<https://www.facebook.com/najlepszaksięgarnia/videos/370703791283926>>, [consulté le 28.02.2022].

² A. Chesterman, « The Name and Nature of Translator Studies », *Hermes. Journal of Language and Communication Studies* 42, 2009, p. 13–22.

³ Voir notamment : A. Pym, *Method in Translation History*, St. Jerom Publishing, Manchester [1998] 2014 ; J. Delisle, *Portraits de traducteurs*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa 1999 ; A. Chesterman, *op. cit.*

La technique choisie par l'auteur pour rendre compte des parcours des trois traductrices est celle du portrait. Jean Delisle l'a décrite en ces mots :

C'est que le portrait est à la biographie ce que la nouvelle est au roman. [...] l'auteur d'un portrait n'a pas le loisir de s'attarder sur les aspects secondaires de la vie ou de l'œuvre d'un traducteur, ni de s'appesantir sur des détails purement anecdotiques, si intéressants soient-ils. Ennemi des digressions et de l'accessoire, il ne retient que ce qui a une valeur explicative, que ce qui permet de créer des enchaînements de causalité et d'intelligibilité entre le traducteur, ses traductions, ses œuvres de création (le cas échéant) et le contexte de leur production. Un portrait n'est pas un instantané, un tableautin, mais un condensé cohérent, dépouillé, substantiel⁴.

Le portrait est donc un outil qui permet de découvrir l'essentiel de la vie des traducteurs, mais qui ne suit pas la rigueur d'une biographie. Son avantage est aussi de n'imposer d'avance aucune interprétation, aucun fil dominant⁵. Tel est le travail du portraitiste Umiński, qui présente les sources collectées : lettres, interviews, courriels, témoignages, mais qui s'abstient souvent de commentaires interprétatifs.

La structure de l'ouvrage est équilibrée : chaque portrait couvre deux chapitres accompagnés des bibliographies des traductions. Les techniques de portraitiste sont cependant variées, adaptées aux ressources disponibles. Joanna Guze, traductrice de Camus, Baudelaire, Malraux, et de bien d'autres, est présentée à travers sa correspondance avec ses amis, ses connaissances, ses éditeurs et certains de « ses auteurs ». Les lettres privées de Guze, citées abondamment dans le premier chapitre du livre, permettent de la montrer non comme une entité abstraite, mais comme femme en chair et os⁶ qui a ses passions, ses factures à payer, ses voyages à faire... La valeur explicative des sources présentées est inestimable. Leur lecture permet par exemple d'établir le lien de causalité entre les centres d'intérêt de Guze, son activité d'auteure d'ouvrages d'histoire de l'art et ses choix de traductrice. Son statut matériel de mère célibataire explique à son tour les compromis esthétiques qu'elle a dû accepter pour faire vivre la famille. Le contexte historique, celui de la Pologne communiste, justifie enfin sa soif de voyage, surtout vers la France, sa destination préférée mais pas toujours accessible.

Dans le réseau de relations de Guze que l'on suit progressivement en avançant dans la lecture, c'est le lien avec Albert Camus qu'Umiński choisit de montrer plus en détail. En effet, le chapitre II se présente comme une mise en exergue des échanges entre le prix Nobel et sa traductrice polonaise. Les liens commencent à se tisser avec le dégel du milieu des années 1950, quand le marché éditorial polonais s'ouvre à la littérature contemporaine occidentale. C'est à cette époque que la maison d'édition PIW (Institut national de l'Édition) commande à Guze la traduction de *La Peste*. Camus, soucieux de la qualité et de l'intégrité de la version polonaise de son roman, en confie la lecture à Józef Czapski, intellectuel polonais en exil, qui se charge de l'évaluer. Son verdict est positif et même enthousiaste.

⁴ J. Delisle, *op. cit.*, p. 2.

⁵ A. Whitfield, « Méthode et pratique du portrait : sur les traces des traducteurs », *Romanica Wratislaviensia* LIX, p. 176.

⁶ A. Pym, *op. cit.*, p. 161.

Peu après, la traductrice prend contact elle-même avec l'écrivain français. Dans ses lettres, elle annonce entre autres les traductions à venir et présente son opposition à l'idée des décideurs polonais qui souhaitent tronquer l'un des textes... Finalement, l'attitude de Guze amène Camus à la consacrer comme traductrice attirée de son œuvre en polonais.

La correspondance citée permet au lecteur d'observer la multiplicité des rôles assumés par Guze, l'une des premières lectrices polonaises des œuvres de l'écrivain français, connaisseuse de la littérature capable de reconnaître des œuvres de valeur, correspondante discrète mais gentille, joueuse intelligente et courageuse avec la censure, et enfin et surtout, agent littéraire. Tous ces rôles ressortent surtout de l'histoire de la version polonaise de *L'Homme révolté*. La traductrice y fournit la preuve de sa fidélité à « son auteur ». Malgré le risque de sanctions lourdes, elle publie la traduction de l'essai interdit en Pologne dans la revue *Kultura*, magazine combattu par la censure.

La deuxième femme présentée en portrait, la seule qu'Umiński a pu rencontrer en personne, est Anna Przedpeńska-Trzeciakowska. Pour faire son portrait, l'auteur utilise la technique de l'interview, qu'il complète par des sources variées : textes littéraires, études historiques, témoignages. Son interlocutrice, nonagénaire, lui a signalé en effet que sa mémoire n'était pas fiable. Les sources complémentaires qui étoffent le récit en disent long sur la méticulosité et la probité de l'auteur. La technique choisie par Umiński s'avère efficace, le portrait est réaliste et convaincant.

Le lecteur polonais moyen associera probablement le nom de Przedpeńska-Trzeciakowska à l'Insurrection de Varsovie. Infirmière insurgée, de nos jours, elle participe en tant que vétérane aux commémorations des événements de 1944. Ceux qui s'intéressent à Przedpeńska-Trzeciakowska en tant que traductrice auront, grâce à la lecture, la possibilité de connaître des éléments de sa biographie qui expliquent ses choix professionnels ultérieurs. Dans le chapitre III, on apprend ainsi qu'au sortir de la guerre, la jeune femme décide d'étudier les lettres anglaises en réaction au nouvel ordre politique en Pologne. Elle pressent en effet ses conséquences, notamment les entraves à la liberté d'expression, intuition qui la pousse vers le métier de traductrice plutôt que celui de femme-écrivain. Deux expériences formatrices s'ensuivent : ses études universitaires, au cours desquelles elle a pu rencontrer des professeurs éminents, dont Witold Doroszewski, Waclaw Borowy, Władysław Tatarkiewicz et Edgar Charles McGahan, et son emploi à la maison d'édition Czytelnik où elle s'initie aux métiers de rédactrice et de traductrice.

Comme dans le cas de Guze, l'activité professionnelle de Przedpeńska-Trzeciakowska s'entremêle avec le fil de l'histoire du pays. L'occasion de s'occuper de traduction d'écrivains occidentaux contemporains lui est offerte avec le dégel. Elle la saisit et achète les droits de traduction d'une des pièces de T.S. Eliot lors de sa rencontre avec l'écrivain. La liste des traductions qu'elle entreprend s'allonge progressivement. Curieusement, en dépit de son sens de la langue moderne, qu'elle semble nier, elle se tourne vers la littérature du XIX^e siècle et devient

spécialiste de la prose de Jane Austen. Il est à noter que son parcours de traductrice, métier en apparence solitaire, est ponctué d'expériences de rencontres avec d'autres personnes et communautés qui lui sont proches. Son esprit de coopération la pousse entre autres à fonder, dans les années 1970, un atelier de traduction appelé à former une nouvelle génération de traducteurs. La liste de ses participants est remarquable et contient des noms bien connus dans le monde des lettres d'aujourd'hui, preuve du succès de l'initiative.

Le quatrième chapitre apporte une étude de cas consacrée à la traduction du roman *The Sound and the Fury* de William Faulkner. L'une des trames du chapitre tourne autour du titre du roman, qui est une allusion aux paroles de Macbeth dans la pièce de Shakespeare. Comme les traductions canoniques de la fameuse tragédie ne rendent pas l'esprit du titre original, Przedpeńska-Trzeciakowska met la version du titre polonais en discussion. Plusieurs écrivains s'expriment en privé, les traces de leurs propositions sont conservées sur la couverture d'un manuscrit de la version polonaise du roman. Un lecteur occasionnel pourra douter de l'importance de cette anecdote. En réalité, l'histoire résume l'essentiel du processus de traduction. Pour les traductologues, elle peut s'interpréter à travers le prisme des études génétiques, branche récente de la traductologie qui vise à étudier, sur la base des archives, la genèse des traductions⁷.

Le troisième portrait présente le personnage de Maria Skibniewska, traductrice de la littérature française et anglophone, connue surtout pour ses traductions des œuvres de Tolkien. Son portrait est exceptionnel à bien des égards. En effet, faute de matériaux, Umiński a dû inventer une technique originale pour le réaliser. Ainsi, dans le chapitre V, des bribes d'informations trouvées dans de maigres classeurs d'archives ou dans des coupures de journaux anciens s'entrelacent avec les témoignages des gens que la traductrice côtoyait. Substance du récit, les témoignages sont en outre agrémentés de citations des textes traduits par Skibniewska, qui constituent une sorte de commentaire ou de résumé des propos recueillis. Cette technique de collage apporte des résultats surprenants : malgré la modestie des sources disponibles, Umiński arrive à retracer le parcours de la traductrice, à identifier son réseau de relations et son mode de travail. En résultat, le lecteur reçoit une sorte de « portrait fantomatique » (p. 201). Il est à regretter que les témoignages ne soient signés que des initiales des noms, que l'auteur dévoile seulement à la fin du chapitre. Cette pratique rend la lecture inutilement opaque.

Dans les propos des collègues de la maison d'édition Czytelnik où Skibniewska a travaillé comme dans ceux de ses proches de la génération suivante, trois caractéristiques de la traductrice reviennent. « Dame d'avant-guerre », elle était érudite, distante, mais surtout animée d'une grande passion pour son travail. Certaines déclarations révèlent en outre son pragmatisme découlant des circonstances ambiantes. Dans le contexte des entraves à la liberté d'expression, aux dires de l'une

⁷ Voir par ex. : V. Agostini-Ouafi, A. Lavieri (dir.), « Poétiques des archives : genèse des traductions et communautés de pratique », *Transalpina* 18, 2015.

de ses collègues, Skibniewska a partagé la conviction qu'il valait mieux que le livre soit publié en polonais avec les changements apportés par la censure que pas du tout.

Le chapitre VI présente la genèse et la réception de la version polonaise de la trilogie *The Lord of the Rings*. Deux faits liés à la première édition de sa version polonaise (1961, 1962, 1963) peuvent surprendre. Premièrement, l'absence d'intervention de la censure, alors que le message allégorique du roman aurait pu être un motif de rejet de la publication. Deuxièmement, le petit nombre de comptes rendus de lecture dans la presse de l'époque, signe du peu d'intérêt du public polonais pour l'œuvre de Tolkien. Mais l'histoire de la version polonaise de *The Lord of the Rings* ne s'arrête pas là. Elle prend un nouveau tour dans les années 1980, lorsque le texte gagne en popularité parmi les dissidents polonais qui l'interprètent comme une allégorie de la lutte contre le régime communiste. Avec le temps, la notoriété des œuvres de Tolkien en Pologne grandit à un point tel que ses fans et connaisseurs entreprennent, de leur propre initiative, un travail de relecture de la traduction de Skibniewska. Sa version révisée voit le jour au milieu des années 1990. À la même époque, commencent à paraître les retraductions de la trilogie. Il s'agit en effet d'une période de croissance rapide du marché des traductions en Pologne. L'intérêt de cette étude de cas passionnant en soi, est qu'elle apporte aussi une illustration de l'évolution du marché du livre polonais sur fond des événements historiques.

L'ouvrage ne contient ni introduction ni conclusion, un « manquement » qui ne lui enlève pour autant rien de sa valeur. Au contraire, il donne un espace de liberté au lecteur qui se sent encouragé à compléter le texte par ses propres recherches et interprétations. Les reproductions des couvertures des traductions et des documents qui enrichissent le livre, tels les comptes rendus de censure, lettres et photos, sont une incitation supplémentaire à approfondir le sujet. Ceux qui s'adonnent au travail de recherche, et en particulier les sociologues de la traduction, apprécieront la documentation des sources, présentée dans les notes en fin de volume et dans la bibliographie sélective. L'index des noms est aussi un grand atout de l'ouvrage.

Enfin, dans une interview, Umiński a avoué que son projet initial portait le titre provisoire de « Cinq traductrices »⁸. Pourquoi « cinq » ? Cela reste un mystère. Ce qui est certain, c'est que son projet donne envie d'en savoir plus non seulement sur les vies de ses trois protagonistes, mais aussi sur celles dont le livre ne parle pas et qui attendent toujours d'être découvertes.

Regina Solová
Université de Wrocław
Faculté de Philologie
regina.solova@uwr.edu.pl
ORCID : 0000-0002-7499-7769

⁸ Interview avec Krzysztof Umiński, *op. cit.*